

INTRODUCTION

La division introuvable des études francophones

La division des études francophones n'est pas à proprement parler introuvable. Elle est là, logée dans le discours de l'histoire littéraire, sans que ne se laisse facilement déterminer ce qui lui donne lieu et justifie comme tel le problème disciplinaire dont ce livre se fixe pour objectif de préciser les termes. Elle fait l'objet de descriptions typologiques complexes, d'ouvrages et d'articles, de conférences, de séminaires, de collections éditoriales¹. Elle désigne à la fois un rapport problématique aux institutions de la Francophonie et une convergence de projets qui cherchent à rendre compte de la diversification et communautarisation d'un canon, mais également de dynamiques (comparatistes, archipélagiques, transcontinentales, postnationales et postcoloniales) qui transforment le paysage des études littéraires et culturelles². Une idée simple sous-tend ce travail, selon laquelle la tâche des études francophones ne saurait se limiter à l'ouverture de nouveaux chapitres d'une l'histoire littéraire, ni se définir par la multiplication des appendices postcoloniaux et des subdivisions géographiques dans les départements

-
1. Voir par exemple l'essai de typologie de Pierre HALEN, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », in *Littératures et sociétés africaines. Regards comparatistes et perspectives interculturelles. Mélanges offerts à János Riesz à l'occasion de son soixantième anniversaire*. Études réunies par Papa SAMBA DIOP et Hans-Jürgen LÜSEBRINCK (Tübingen : Gunter Narr Verlag, 2001), p. 55-68.
 2. Cf. Hafid GAFAITI, Patricia M. E. LORCIN, David G. TROYANSKY, eds. *Transnational Spaces and Identities in the Francophone World* (Lincoln : Nebraska University Press, 2009) et Lieven D'HULST, Jean-Marc MOURA, Liesbeth DE BLEEKER and Nadia LIE, eds. *Caribbean Interfaces* (Amsterdam : Rodopi, 2007).

d'études littéraires. Pourtant, sans ces aménagements et ces « nouvelles » divisions, la différence francophone n'a pas de réalité institutionnelle et historiographique.

Cette hypothèse procède de la juxtaposition de deux observations sur les enjeux culturels de l'histoire littéraire. La première, tirée de l'essai de Bill Readings, *The University in Ruins*, concerne l'expansion de la *Norton Anthology of English Literature* et les limites de cette expansion :

De nouveaux textes continueront à être ajoutés tandis qu'une attention sera prêtée à des écrivains jusqu'alors négligés. Mais cette attention ne sera pas la même dans la mesure où le résultat n'est plus l'équivalent d'une vision organique de la littérature nationale, et que rien dans le système de connaissance exige qu'il en soit ainsi. La fonction du canon littéraire exige une religion d'État³. Cependant, la lumière ne brûle plus du même éclat dans le Saint des saints de cette religion : l'État-nation, demeure de l'idée de culture nationale.

Du point de vue du discours de la différence francophone, deux choses sont à considérer en parallèle. En premier lieu, la pertinence historiographique et critique d'un discours de la différence francophone et de sa description dépend d'une réflexion sur la crédibilité institutionnelle et culturelle de l'histoire littéraire, par exemple dans la formation d'individus – sa pertinence lui vient alors d'avoir été considérée comme une réponse acceptable à un problème de participation culturelle et citoyenne pensé en terme de *Bildung* – ou plus récemment dans la formation d'une critique sociale⁴. En deuxième lieu, mais toujours au niveau du rapport entre politique de l'État-nation et discours de la culture, le désœuvrement qui qualifie le discours des études littéraires dans l'Université posthistorique. Pour Bill Readings, l'adjectif « posthistorique » cherche à rendre compte du fait que :

bien que l'Université continue d'exister, nous ne pouvons plus continuer à la comprendre uniquement en termes de sa relation à la culture. Une fois que la

3. Bill READINGS, *The University in Ruins* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1996), p. 86 : « New texts will continue to be added and attention will be paid to neglected writers. But that attention will not be the same, since the whole does not add up any longer to an organic vision of national literature, nor does anything within the system of knowledge require that it should. The function of the literary canon requires a secular religion of literature. However, the light no longer burns as brightly in the Holy of Holies of that religion : the nation-state, home of the idea of national culture. »

4. Peter SLOTERDIJK, « Règles pour le parc humain », traduit par Christiane HAACK dans *Le Monde des Débats* (octobre 1999) : « Notre thèse est donc la suivante : la littérature, la correspondance et l'idéologie humaniste n'influencent plus aujourd'hui que marginalement les méga-sociétés modernes dans la production du lien politico-culturel. Ce n'est nullement la fin de la littérature. Mais elle s'est marginalisée en une subculture *sui generis* et le temps où elle était surestimée comme vecteur de l'esprit national n'est plus. De même, le lien social n'est plus principalement un produit du livre et de la lettre. » Voir également, Hans Ulrich GUMBRECHT, « Shall We Continue to Write Histories of Literature? », *New Literary History*, 39:3 (Summer 2008) : 519-53.

dynamique transnationale du capitalisme a érodé la signification de la culture et que le système institutionnel commence à se montrer capable de fonctionner sans référence à ce terme, alors le rôle de l'éducation ne peut plus être essentiellement conçu en termes d'acquisition d'un capital culturel ou d'une résistance culturelle⁵.

Le sens de ce « post- » est moins chronologique que spatial. Il insiste moins sur la succession d'un modèle à un autre (de la mise en œuvre au désœuvrement) que sur la marginalisation d'un projet, ou dit autrement, il désigne un effet de provincialisation⁶. Readings reconnaît à ce propos que son projet a été écrit dans une situation très particulière alors qu'il était l'hôte du département de littérature comparée à l'Université de Montréal, une institution publique au service d'une culture nationale québécoise⁷.

La seconde entrée dans cette topologie de la différence francophone correspond à une question formulée par Abdelkebir Khatibi et ensuite reprise par Réda Bensmaïa dans sa propre description du domaine des études littéraires francophones : « cette dénomination “les littératures francophones” est-elle un *simple constat*, ou bien désigne-t-elle une situation tout à fait nouvelle et essentielle⁸ ? Une “situation” qui mettrait en jeu *non seulement la littérature française*, mais d'une façon radicale (racines et diversité des racines), *le français en son principe d'identité* ? » Encore une fois, la toile de fond de cette description est le système universitaire nord-américain dans lequel Bensmaïa a fait carrière, mais qui n'apparaît pas dans la version française de l'article :

Quand j'ai obtenu mon premier poste d'enseignant aux États-Unis en 1981 à l'Université du Minnesota, être recruté par un département de *français* signifiait quelque chose de très précis : nous étions supposés avoir étudié en profondeur l'histoire de la littérature *française* et avoir travaillé sur des écrivains et des sujets

5. B. READINGS, *The University in Ruins*, p. 119 : « although the University continues to exist, we can no longer continue to understand it solely in terms of its relation to culture. Once transnational capitalism has eroded the meaning of culture, and once the institutional system begins to show itself capable of functioning without reference to that term, then the role of education cannot primarily be conceived in terms of cultural acquisition or cultural resistance. »

6. Dipesh, CHAKRABARTY, *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference* (Princeton : Princeton University Press, 2000).

7. B. READINGS, p. 10. Le rapport de Jean-François Lyotard au Conseil des universités auprès du gouvernement du Québec, « Les problèmes du savoir dans les sociétés industrielles les plus développées – mieux connu sous le titre de *La condition postmoderne : Rapport sur le savoir* » (Paris : Minuit, 1979) – témoigne du rôle que l'Université québécoise en tant qu'Université de culture a joué dans la qualification de l'identité posthistorique de l'Université de recherche.

8. Texte présenté aux *États Généraux de la Francophonie* de 1989, Abdelkebir Khatibi, « Francophonie et idiomes littéraires » (Rabat : Éditions « Al Kalam »), cité par Bensmaïa, p. 66. Réda BENSMAÏA, « La langue et l'étranger ou la Francophonie barrée », *Rue Descartes*, 37 (2002/3) : 65-73.

qui nous avaient transformés en « spécialistes » d'un « siècle » ou d'une « période » dans l'histoire de cette littérature⁹.

Une troisième clause, en l'espèce de la critique de l'essentialisme des politiques multiculturalistes par Rey Chow, vient éclairer cette « situation » qui met en jeu les diacritiques d'une histoire littéraire nationale. Elle constitue avec la question de Khatibi relayée par Bensmaïa la bordure extérieure de mon hypothèse :

Si l'une des tâches principales des études culturelles est de mettre en crise la notion de « culture » dans son entièreté plutôt que de simplement rassembler différentes cultures sur la base de leur admiration mutuelle, alors en ce cas, adopter une stratégie localiste et nationaliste qui renvoie la culture au statut de son origine, de ses propriétés, ou d'un ensemble d'attributs – « chinois », « français », « américains » par exemple – que tout le monde possède avant même que de posséder une langue ou d'avoir accès au discours, mettrait fin à l'élan critique des études culturelles¹⁰.

Les études francophones pourraient être décrites de ce point de vue comme une instance de la collaboration que Gayatri Spivak appelle de ses vœux dans *Death of a Discipline*, entre études sur les aires culturelles et littérature comparée. Elle considère d'ailleurs brièvement cette option dans une brève réflexion consacrée au roman de Maryse Condé, *Heremakhonon*¹¹. Tandis que l'expertise philologique associée avec la définition d'une aire culturelle fonctionne comme un agent de préservation de l'altérité, la perspective comparatiste contribue à mettre en évidence la raison géopolitique qui préside au découpage des unités et des identités. Dans la longue déclinaison des lieux de la différence francophone que propose Emily Apter, un des « cas » se distingue en ce qu'il sert de conclusion à sa liste : « La *Francophonie* est [...] une nouvelle littérature comparée¹². » Derrière la recon-

9. Réda BENSMAÏA, « Francophonie », *Yale French Studies* 103 (2003), p. 18 : « When I got my first teaching position in the United States in 1981 at the University of Minnesota, to be recruited by a French department meant something very precise : we were to have thoroughly studied the history of French literature and to have worked on writers and subjects that had primarily turned us into “specialists” of a “century” or a “period” in the history of this literature. »

10. Rey CHOW, « Theory, Area Studies, Cultural Studies : Issues of Pedagogy in Multiculturalism », in *Ethics After Idealism. Theory, Culture, Ethnicity, Reading* (Bloomington : Indiana University Press, 1998), p. 1-13 (9-10) : « If one of the major tasks of cultural studies is that of bringing the entire notion of “culture” into crisis rather than simply that of assembling different cultures for their mutual admiration, then a localist and nationalist strategy as such, which returns culture to the status of some origin, property, or set of attributes – such as “Chinese” “French”, “American”, – that everyone owns prior to language and discourse, would precisely put and end to the critical impetus of cultural studies. »

11. Gayatri C. SPIVAK, *Death of A Discipline* (New York : Columbia, 2003), p. 16-19.

12. Emily APTER, « Theorizing Francophonie », *Comparative Literature Studies*, Volume 42, Number 4 (2005), p. 279 : « *Francophonie* is [...] a new comparative literature. »

naissance d'une affiliation disciplinaire se déploie, d'Edouard Glissant à Edward Saïd, en passant par Jacques Derrida, une réflexion tout en nuances sur le sens d'une hospitalité qui passe par, et se passe, dans la langue, et donc se traduit – avec tout ce qui fait de la traduction-translation une épreuve de force – toujours déjà en termes de traduction. Le problème qui se pose avec cette affiliation ne relève pas du privilège à étendre, ni même d'une faculté et d'un partage des facultés, ni même d'un partage – nationale ou non – des langues. Ce que les études francophones et la littérature comparée partagent c'est ce sens de l'hospitalité : l'attention à ce que signifie le fait d'être l'hôte et l'otage d'une institution et de donner lieu en elle à une institution *de* la littérature. Ce qu'elles partagent dans l'institution universitaire américaine c'est un sens de l'asystasie, un terme que Tilottama Rajan utilise pour décrire le « conflit des facultés » suscité par le développement et la promotion des études culturelles (*cultural studies*) comme discours de savoir au sein des universités anglo-saxonnes. Du point de vue d'une réflexion sur l'histoire des disciplines, asystasie décrit également un sens de l'hospitalité. C'est finalement un autre mot pour nommer l'instabilité dans le fait d'être l'hôte et qui permet ainsi de faire une place pour le théorique dans un système de connaissances¹³.

Parce qu'ils figent et généralisent des dynamiques complexes, situées dans le temps et l'espace, mais également parce qu'ils sont instables – en particulier dans les universités anglo-saxonnes – les labels disciplinaires sont des cibles faciles de la critique. La labellisation des études francophones ne fait pas exception. Parce que l'existence d'un département, d'un diplôme, d'une spécialisation, l'allocation d'un budget et d'un espace institutionnel, dépend bien souvent de ces labels, leur description n'est pas cependant un exercice futile. La notion de discipline à laquelle je fais référence est à double détente : elle renvoie à la distribution des expertises et à la division des facultés, tout en convoquant également les harmoniques foucaaldiennes d'une analyse des formes de subjectivation par le discours de savoir. J'aurais souhaité, si j'en avais eu le talent, décrire cette multiplication des attributs culturels, nationaux, linguistiques, territoriaux, voire ethniques, de l'histoire de la littérature française et francophone, de même que les singularités de son pluriel (littératures françaises et francophones), à la manière de l'encyclopédie chinoise de Jorge Luis Borges. L'objectif serait de précipiter une « expérience nue de l'ordre [littéraire et historique] et de ses modes d'être¹⁴ », car ce qui fait problème – et fait rire – dans le bestiaire borgésien c'est, insiste Foucault au début

13. Tilottama RAJAN, « In the Wake of Cultural Studies : Globalization, Theory, and the University », *Diacritics* 31:3 (2001), p. 81-82.

14. Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses* (Paris : Gallimard, 1966), p. 13.

de *Les Mots et les choses*, le plan de juxtaposition des séries et le lieu de coexistence et de juxtaposition des entités décrites. À la place d'un ébranlement de l'ordre par le rire, je m'attache à la spécification des formes et des unités de valeurs qu'utilisent les études littéraires et culturelles pour rendre compte d'une différence francophone et penser le repositionnement des études françaises à partir de deux questions : que signifie l'adoption d'un point de vue transnational pour l'histoire de la littérature française et ce qu'elle peut avoir précisément de française ? Que signifie pour les départements d'études françaises et francophones d'être les hôtes d'institutions américaines de recherche et d'enseignement supérieur ? Une troisième question empruntée à *Death of A Discipline* transforme cette étude en un exercice de repositionnement de soi dans un milieu de discours où je suis supposé être l'informateur indigène : « Est-ce que "l'informateur indigène" ne pourra jamais devenir le sujet d'une "étude culturelle" qui ne contente pas d'imiter les travaux d'inspiration linguistique produits par les métropoles¹⁵ ? »

La partie et le tout : mode de description

La notion de différence francophone fonctionne autant comme une unité de valeur qui qualifie un ensemble de subdivisions et d'associations (entre aires culturelles et littératures par exemple), que comme le seuil à partir duquel ces unités de valeur sont remises en question. La formulation du projet *French Global* est en cela exemplaire de cette démarche qui consiste à redéfinir la territorialisation du discours de l'histoire littéraire à l'échelle du global¹⁶. En cela, son défi est également celui de l'expansion indéfinie d'une histoire littéraire française. À la différence des histoires de la littérature de Gustave Lanson ou de Jean-Marie Napoléon Désiré Nisard, dont le propos organise une convergence politique historique, chronologique, linguistique, et même spirituelle autour de l'idée de Nation, la collection des chapitres édités par Christie McDonald et Susan Rubin Suleiman cherche à penser la pertinence culturelle du discours de l'histoire littéraire, ce que Bill Reading comprend par « organic vision of national literature », dans les termes de sa division transnationale autour de trois variables : espaces, mobilités, et multiplicités.

L'intervention de François Paré avec *Les Littératures de l'exiguïté* peut être située à ce même niveau. Cet essai propose une autre « vision organique » de l'histoire

15. G. SPIVAK, *Death of a Discipline*, p. 10 : « Can the "native informant" ever become the subject of a "cultural study" that does not resemble metropolitan language-based work? »

16. Christie McDONALD, Susan RUBIN SULEIMAN, eds. *French Global. A New Approach to Literary History* (New York : Columbia University Press, 2010).

littéraire à travers une exploration des processus de minorisation, de marginalisation et de résistance des « petites » littératures. Le processus de mémorialisation de l'objet littéraire y est considéré du point de vue du patrimoine littéraire mondial qui pour des raisons d'insularité linguistique et culturelle « fait rarement l'objet d'études esthétiques et n'accède pratiquement jamais aux discours du savoir¹⁷. » Ce sens de l'exiguïté constitue la variable à partir de laquelle se constitue un corpus rassemblant, entre autres, Du Bellay, Jean-Marc Dalpé, Herménégilde Chiasson, et Kamau Brathwaite. Le caractère organique de l'ensemble repose moins sur une périodisation, ou sur un assemblage de présupposés linguistiques, territoriaux, ou politiques, que sur l'exposé du lien combien fragile qui unit texte, lectorat et sens de la communauté¹⁸. Dans ce que je décrirais comme un tour néo-cartésien de sa pensée, Paré visionne cette organicité depuis sa retraite sur le littoral hollandais lors d'un congé de recherche. Depuis sa retraite à Ulm, Descartes fait et défait dans la deuxième partie du *Discours de la méthode* le profil d'une ville devenue la page blanche où s'imprime et prend forme l'imaginaire théorique de son projet. À Katwijk aan Zee, il n'est plus nécessaire d'effacer en esprit les aspérités du monde. Le *no man's land* des dunes est naturellement, pour ainsi dire, mis à disposition d'une écriture. Il est toujours déjà à l'image de l'opération scripturaire. Alors qu'il contemple ce paysage de sable en mouvement, sujet aux forces contraires de l'eau et du vent, Paré rêve une écologie littéraire de la résistance :

Devant moi, encore, entre la mer et les premières maisons de la ville, s'élève l'étroite bande de dunes sauvages, hautes de deux ou trois mètres à peine, remparts herbeux contre l'envahissement des eaux. [...] Cette terre paradoxale, limoneuse et pourtant merveilleusement résistante, je me dis aujourd'hui qu'elle doit servir de métaphore vivante, destinée à éclairer ce que je tenterai de cerner ici, à me rappeler à l'ordre de ce qui résiste au savoir, de ce qui est en fin de compte le savoir de la résistance. [...] Ainsi, au Pays-Bas, les dunes sauvages sont des lieux sacrés, protégés méticuleusement contre toute intrusion qui pourrait en déraciner ou mettre en péril la précieuse végétation. C'est moins une glorification inutile qu'une sorte de sacralisation de la marge, à la fois carrefour vital et pur *no man's land*. Au-delà de ces dunes, commence la zone tourmentée des écritures¹⁹.

À l'arrière-plan de cette scène liminaire, comme sa légende, se pose une question, ambitieuse et cartésienne dans son dessein, autour de laquelle viennent se greffer les quelques cent vingt sections qui composent l'essai : « Nous avons hérité là,

17. François PARÉ, *Les Littératures de l'exiguïté* (Sudbury : Le Nordir, 2001), p. 21.

18. Paré inscrit la proposition suivante en exergue d'un livre qui fait suite à *Les Littératures de l'exiguïté* : « La littérature est toujours un travail sur le fragile ». François PARÉ, *Théories de la fragilité* (Sudbury : Le Nordir, 1994), p. 9.

19. F. PARÉ, *Les Littératures de l'exiguïté*, p. 17.

au Canada comme ailleurs, le poids de quatre cents ans d'histoire littéraire européenne. Est-il même possible d'imaginer le concept de littérature autrement qu'à travers ce prisme²⁰ ?»

Dans *French Global*, mais également dans le numéro spécial de *Yale French Studies*, *French and Francophone: The Challenge of Expanding Horizons* – pour ne prendre que ces deux exemples couvrant la première décennie du XXI^e siècle – le discours de la différence francophone figure moins sous la forme d'une division interne ou externe d'un discours culturel, que comme la preuve des transformations topologiques qui affectent la production et la reproduction du discours sur l'identité culturelle²¹. Il est également le symptôme d'une angoisse relative à ces transformations. Au Québec, cette angoisse a pu prendre par exemple la forme de la mise en scène par Monique Larue du ressentiment de l'écrivain québécois, produit d'un projet culturel national envers le succès des littératures dites « migrantes » ou « néo-québécoises » produites par des écrivains qui ne se reconnaissent pas dans le projet national québécois, ou dont la mémoire des vies antérieures vient remettre en question ce projet :

Notre littérature a jusqu'à maintenant été l'expression d'un monde commun, d'une expérience commune et relativement homogène, et nous ne nous sommes pas souvent demandé ce qu'était un écrivain québécois. Si, politiquement, nous ne pouvons maintenant penser que comme un monde hétérogène, pluriel, divers et cosmopolite, alors, sur le plan littéraire, quelle sera cette littérature québécoise²² ?

La réception des littératures migrantes ne se réduit évidemment pas à cette réaction inattribuable et d'ailleurs assez atypique sur la scène intellectuelle québécoise. Tout au plus, il s'agit du symptôme d'une anxiété diffuse relative à la nationalisation de la participation culturelle dans les sociétés multiculturelles.

20. *Ibid.*, p. 21-22.

21. Michel BENIAMINO, « La francophonie littéraire », in Lieven D'HULST, Jean-Marc MOURA, *Les Études littéraires francophones : États des lieux. Actes du colloque organisée par les Universités de Leuven, Kortrijk et de Lille, 2-4 Mai 2002*, (Lille : UL3, travaux et recherches, 2002), p. 15-24 (20) : « Ce n'est donc pas, à mon sens du côté des problématiques conduisant à faire des littératures le reflet d'une culture territorialisée qu'on peut trouver la possibilité de saisir de manière rigoureuse la francophonie littéraire. » ; Mireille ROSELLO, « Unhoming Francophone Studies », *Yale French Studies « French and Francophone : The Challenge of Expanding Horizons »*, 103 (2003), p. 125 : « The idea of "Francophone studies" is not the name of a new border but a turbulence that creates distance between different pedagogical territories. » [L'idée derrière les « études francophones » n'est pas le nom d'une nouvelle frontière mais plutôt une turbulence qui crée de la distance entre différents territoires pédagogiques.]

22. Monique LARUE, *L'Arpenteur et le navigateur* (Montréal : Fides, Cétuq, 1996), p. 11. Voir également le commentaire de Régine ROBIN dans son article « L'écriture d'une allophone d'origine française », *Tangence* 59 (1999), p. 26-37 (28-29), et dans la deuxième édition de *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins* (Paris : Kimé, 2004).

Une appréhension comparable est perceptible dans l'analyse de Sandy Petrey, qui évoque quant à lui la menace que l'expansion des études francophones dans les universités nord-américaines fait peser sur l'identité linguistique d'une discipline aménagée au sein de l'espace jadis occupé par la philologie romane²³. En France, la réaction présidentielle suscitée par le manifeste *Pour une littérature-monde en français* et en particulier son rejet des institutions littéraires francophones, participe de cette même anxiété : « Le cœur et l'avenir de la francophonie sont de moins en moins français, mais, paradoxalement, de plus en plus anglo-saxons. La francophonie sauvée par l'Amérique ? Un comble²⁴ ! » Ce qui semble d'abord relever de l'anecdote dans l'introduction de *French Global* devient alors symptomatique. Mentionnant l'immense projet de Denis Hollier, *A New History of French Literature* auquel fait suite leur propre projet éditorial, Christie McDonald et Susan Suleiman rappellent que sur ses cent soixante entrées, seule une douzaine a été écrite par des chercheurs travaillant à l'intérieur de l'Hexagone²⁵. Dans *French Global*, le ratio est de trois sur trente. Il est inutile de cacher le fait que ce livre est également le produit de cette division transnationale.

La principale variable de ces réactions correspond à diverses formes de remise en question d'un projet d'histoire littéraire fondée sur la recherche d'un effet de coïncidence identitaire entre un corpus et une collectivité. Leur juxtaposition où se dessine le paysage de ce que Readings appelle les ruines de l'Université de culture, révèle par ailleurs ce qui demeure investi et innasouvi tant émotionnellement qu'épistémologiquement dans ce projet. Le global est seulement une échelle d'observation. Il ne donne pas sens à une totalité, ni à ses fragments à cet égard. Suivant les travaux de Bill Readings sur la crise de l'Université dite de « culture » (ou Université nationale), il serait possible d'avancer, au moins à titre d'hypothèse, la corrélation suivante : l'émergence des études francophones – désignant à la fois un courant de professionnalisation et de spécialisation à l'intérieur du champ des études littéraires, et l'intégration systématique de problématiques identitaires et culturelles au discours de l'histoire littéraire – sont un des résultats de la transplantation de l'enseignement de la littérature française conçue par et pour le projet culturel de l'Université moderne (ou Université nationale), dans le monde universitaire américain (Readings prend l'exemple de l'Université Johns

23. Sandy PETREY, « Language Charged with Meaning », *Yale French Studies*, 103 (2003), p. 133-145.

24. Michel LE BRIS et Jean ROUAUD, eds. *Pour une littérature-monde* (Paris : Gallimard, 2007). Nicolas SARCOZY, « Pour une francophonie vivante et populaire », *Le Figaro*, 22 Mars 2007. Voir également Charles FORSDICK, « World Literature, *Littérature-Monde* : Which Literature? Whose World? » *Paragraph* 33.1 (2010) : 125-143.

25. Denis HOLLIER, ed. *A New History of French Literature* (Cambridge : Harvard University Press, 1989).

Hopkins), moins constituée autour d'un projet national et étatique d'éducation, que d'un projet de recherche au service de la nation²⁶. Ce n'est pas quelque chose que j'entends prouver. Le tableau brossé est de toute façon trop large pour que l'on puisse s'attarder aux détails. Il s'agit plutôt d'une fiction par provision destinée à rendre compte de la division transnationale – transatlantique en l'occurrence – entre langue, territorialité, souveraineté, littérarité, et la production académique de discours sur l'identité culturelle. Cet effet de disjonction fait de l'histoire de la littérature française un objet pour la pensée. Par conséquent, lire la différence francophone exige un engagement critique avec ce que Foucault appelle dans l'un de ses derniers entretiens une problématisation : « Problématisation ne veut pas dire représentation d'un objet préexistant, ni non plus création par le discours d'un objet qui n'existe pas. C'est l'ensemble des pratiques discursives ou non discursives qui fait entrer quelque chose dans le jeu du vrai et faux et le constitue comme objet pour la pensée²⁷. » Le problème qui se pose ici ne relève pas en tant que tel de la description d'une ou plusieurs aires culturelles francophones et de la, ou des littératures qui leur sont associées, ni même à ce propos de la mise en valeur de telles ou telles littératures méconnues ou négligées. Il a trait à la capitalisation culturelle sur le récit de l'histoire littéraire et à la mobilisation d'un « grand-récit » de la continuité nationale et de la participation culturelle. Il a également trait aux enjeux et aux conséquences disciplinaires de la partition transnationale des études littéraires, tels qu'Ansgar Nünning les signale dans son rapport à l'Académie royale néerlandaise des arts et des sciences :

le problème majeur aujourd'hui vient de la tendance actuelle à « importer » les débats américains sur l'idée de race, de classe, de genre, et de révision du canon occidental, qui a seulement du sens dans le contexte de la société multiculturelle américaine, ou encore d'imiter les travaux des études culturelles britanniques qui doivent être comprises relativement au contexte du système de classe qui prévaut en Grande Bretagne. Les études germaniques, danoises, hollandaises ou anglaises ne devraient pas simplement imiter les modèles américains ou britanniques. Au contraire, la force des études anglaises (ou américaines) telles qu'elles sont pratiquées au Danemark, en Allemagne, en France, aux Pays-Bas, ou en Espagne, réside précisément dans le fait qu'elles considèrent les littératures et cultures anglophones du dehors²⁸.

26. Bill READINGS, « The University without Culture », *New Literary History* 26.3 (1995), p. 474.

27. Michel FOUCAULT, « Interview de Michel Foucault », in *Dits et écrits : 1954-1988*, vol. IV, dir. Daniel DEFERT et François EWALD (Paris : Gallimard, 1994), p. 656-678 (670).

28. Ansgar NÜNNING, « Literary studies and – as – into cultural studies : Gauging a complex relation and suggestions for the future directions of research », in G.G. HARPHAM, A. NÜNNING, and K. HILBERDINK, eds., *New Prospects in Literary Research* (Amsterdam : Royal Netherland Academy of Arts and Sciences, Raad voor Geesteswetenschappen, 2005), p. 27-54 (47) : « the biggest problem

En tant que dynamique transnationale, la différence francophone ne définit donc pas une identité disciplinaire, mais une relation de défamiliarisation (*unhoming* chez Mireille Rosello), soit que cette dernière affecte le discours de la recherche en études littéraires et culturelles en Amérique du Nord à partir de son invocation en négatif des spectres d'un projet de *Bildung*, ou qu'elle affecte l'enseignement des lettres en France depuis une perspective multiculturaliste nord-américaine.

Il s'agit de lire cette défamiliarisation à l'œuvre. À ce titre, la lecture « francophone » que Tom Conley propose des pérégrinations d'Alcofribas Nasier dans la bouche de Pantagruel pourra être considérée comme exemplaire des recherches en histoire littéraire à l'âge des formations identitaires postnationales. Elle ne l'est pas seulement par la diversité et la versatilité des sutures textuelles qu'elle produit, jouant à la fois, et presque simultanément, sur le plan aural, typographique, sémantique et philologique du texte, mais également dans la mesure où elle restitue et resitue le texte de Rabelais dans un rapport d'extériorité qui lui donne lieu : « La littérature française devient francophone lorsque ses détails invitent à spéculer sur les relations entre centres et périphéries, et sur les lieux où une conscience spatiale s'attache au caractère fongible du discours imprimé. Le genre de textes qui appartiennent aux Antilles telles que Glissant les perçoit sont exemplairement francophones, mais le sont aussi les œuvres que nous pouvons lire à l'intérieur du canon français depuis des lieux extérieurs à la France²⁹. » Décrit en tant qu'effet de disjonction entre espaces référentiels (expansion géopolitique de l'occident chrétien avec la conquête du « Nouveau Monde³⁰ ») et espaces de la représentation (dans le rituel de canonisation par l'explication de texte, et dans l'histoire de la critique littéraire avec la lecture d'Erich Auerbach), le texte de *Pantagruel* est rendu au sens de son emplacement. Il est dans la bouche de l'hôte à titre de témoin, de tierce parole et personne qui révèle la forme disjonctive d'un effet monde. L'analyse

right now results from the current tendency to import and imitate the American debates about race, class and gender or the revision of the Western canon, which only make sense in the context of the US' multicultural society, or those developments in British cultural studies which can must [*sic*] be seen against the background of Britain's class system. German, Danish or Dutch English Studies should not merely imitate American or British models. On the contrary, the strength of English (or American) Studies as they are practiced in Denmark, Germany, France, the Netherlands or Spain resides precisely in the fact that they view literatures and cultures of the English language from the outside. »

29. Tom CONLEY, « From Detail to Periphery : All French Literature Is Francophone », *Yale French Studies*, No. 103 (2003), p. 170 : « French literature becomes Francophone when its details invite speculation on centers and peripheries and on places where spatial consciousness inheres in the fungible character of printed discourse. Texts of the kind that belong to Glissant's Antilles are exemplary, but so too are works that we can read inside of the French canon from places outside of France. »

30. Cf. ERICH AUERBACH, *Mimésis : La Représentation de la réalité dans la littérature occidentale* (Paris : Gallimard, 1977), chapitre 11.

de cet effet de disjonction documente « une perte de familiarité ³¹ » ou de « naturalité » (*naturalness*)³² dans la façon dont des objets littéraires ont été associés au discours de la *Bildung* dans l'Université de culture depuis Schlegel. Par contraste avec un projet d'histoire littéraire fondée sur la production et l'identification d'effets de coïncidence entre corpus et collectivité, langue et souveraineté, authenticité culturelle et élection spirituelle, un objet littéraire devient francophone lorsqu'un discours de l'histoire littéraire envisageant ses limites historiques et ses limitations anthropologiques « le constitue comme objet pour la pensée ».

Dans un article au titre autant provocateur que programmatique, « Shall We Continue to Write Histories of Literature ? », Hans Ulrich Gumbrecht écrit :

Ce à quoi un nombre croissant de lecteurs et de chercheurs semblent s'intéresser aujourd'hui, c'est moins à des conceptions de l'identité collective, qu'au sentiment ponctuel d'être inscrit dans le monde, matériel ou autre. Comme il s'agit d'un sentiment ponctuel, d'un sentiment qui doit être localisé et construit pour chaque cas spécifique, je l'associe étroitement à un nouveau type d'histoire littéraire fragmentée en centaines d'« entrées ». Cette contextualisation historique extrêmement dense autour d'un affect, ramène à la vie et au présent ce que nous appelons des « événements littéraires », tandis que ces courtes « entrées » utilisent les textes littéraires pour convoquer des mondes du passé, sans pour autant converger autour de concepts plus larges qui tentent de restituer l'identité d'une nation³³.

À l'inverse, et en l'absence d'une croyance en l'histoire littéraire, en dans l'absence d'un a priori historiciste qui la motive dans sa recherche d'un effet de convergence, comment donner sens aux divisions internes, régionales, linguistiques, nationales, internationales, et francophones, d'un assemblage posthistorique de textes ? Bill Reading nous avait d'une certaine façon prévenus. Il ne peut plus s'agir de restaurer un principe de continuité entre une conception de la destinée rationnelle de l'individu et l'objectivation collective de l'humanité à travers la réaffirmation des nationalismes culturels pour la raison que « la société n'est plus organisée dans l'intérêt de la réalisation de l'identité culturelle qui constitue à présent un

31. Michel FOUCAULT, « Polémique, politique et problématisations », *Dits et écrits IV*, p. 591-598 (598).

32. H. U. GUMBRECHT, « Shall we Continue To Write Histories of literature? », p. 525.

33. *Ibid.* p. 530 : « What a growing number of readers and scholars seem to be interested in today, more than in conceptions of collective identity, is [...] the punctual feeling of being inscribed into the (not only) material world. As this is a punctual feeling, a feeling that has to be found and established in each specific case, I strongly associate it with a new type of literary history that is fragmented into hundreds of short "entries". For this extremely dense historical contextualization brings back to life and presence what we call "literary events", while these short "entries" use literary texts to conjure up worlds of the past – but they do not converge in any larger concepts that try to capture the identity of a nation. »

obstacle à la circulation du capital plutôt que son véhicule³⁴ ». Il y a cependant dans le moment de cette déréférenciation des valeurs, une opportunité critique à saisir. Elle qualifie le sens d'un faire et d'un travail de recherche en études littéraires et culturelles au sein de l'Université posthistorique. En cela, les travaux sur la différence francophone – *a posteriori* et de manière prospective, c'est-à-dire en considérant à travers ce filtre critique ce qui a été réalisé dans ce domaine tout en proposant une contribution supplémentaire – constitue une alternative parmi d'autres aux reprogrammations réactionnaires du discours de l'histoire littéraire. Le supplément de l'analyse a trait à ce que l'anthropologue Arjun Appadurai appelle dans *Modernity At Large* « la mainmise sur la culture par les études littéraires³⁵ ». Dans le texte original, le terme utilisé est beaucoup plus fort dans ses connotations, Appadurai parle en effet de « *hijack of culture by literary studies*³⁶ ». Les études de cas rassemblées dans ce livre proposent ainsi d'interroger ce qui a rendu possible, voire désirable, ce que les sciences sociales – et très certainement les sections les plus conservatrices de la philologie romane et de l'histoire de la littérature – ont pu percevoir comme un « détournement », sinon une perversion, et ce que ce détournement rend possible et désirable en retour. Plutôt que d'établir, de rétablir ou de contester historiquement des droits de propriété disciplinaire sur la *chose* culturelle, littéraire et historique, elles examinent les conséquences de cette association entre discours de l'histoire, discours de la culture et discours de la différence littéraire, en termes de disciplinarité. L'objectif est de rendre compte de ce qui se produit dans les départements d'études littéraires et culturelles et de souligner combien leur inclusion dans l'Université de recherche est problématique. Quel est, dans ces conditions qui remettent en question la mission culturelle de l'historien de la littérature et la forme du discours de l'histoire littéraire, le statut de ce qui est dit du texte et de sa littérarité ?

Des descriptions de cette inclusion sont disponibles, Bill Readings en constitue un exemple, et il serait envisageable de s'essayer à positionner la division des études francophones à partir des coordonnées trouvées dans ses thèses ou dans celles de Gerald Graff, John Guillory, et Tony Bennett par exemple, moyennant un effort de recontextualisation de leurs propositions. Je cite pour mémoire les noms de Guillory, Graff et Bennett, dans la mesure où Peggy Kamuf confronte leurs

34. B. READINGS, *The University in Ruins*, p. 117 : « society is no longer organized in the interest of realizing cultural identity, which has now become an obstacle to the flow of capital rather than its vehicle ».

35. Arjun APPADURAI, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Trad. Françoise Bouillot (Paris : Payot, 2001), p. 95.

36. Arjun APPADURAI, *Modernity At Large : The Cultural Dimension of Globalization* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1996), p. 51.

demandes de fondation et de refondation, de principes et d'accords de principe sur la détermination historique et idéologique de la littérature à ce qu'elle appelle la divisionnalité de la littérature :

Sous le nom de littérature, c'est cette divisionnalité, si l'on se permet de forger un tel mot, qui est mise en place, une « place » de la division à l'intérieur de laquelle toutes les institutions sont fondées [...] c'est peut-être une telle institution impossible qui a été rêvée dès le moment que « la littérature » est installée dans l'Université, non pas simplement *comme* une division parmi d'autres, mais comme une divisionnalité, dès le moment où en d'autres termes, l'université vient à inclure des départements de littérature parmi ses divisions. C'est en pratique pour cette institution une tentative d'inscrire sa propre *fondation* à l'intérieur de ses limites, c'est-à-dire de s'approprier le mouvement de séparation d'avec ce qu'elle n'est pas³⁷.

Cette divisionnalité est suspendue entre le génitif objectif et génitif subjectif au-dessus de mon propre projet de description comme un rappel de ses limites. Il en constitue également l'horizon critique. Ma propre intervention vient certes après l'analyse de Kamuf et se heurte à elle, mais il vient surtout après le moment de ce qu'elle décrit comme l'impasse de l'histoire littéraire : « Cette histoire semble être arrivée à sa fin quand “la littérature” est décrite principalement comme un outil idéologique qui doit être maintenu dans le passé, comme une histoire qui doit être laissée derrière nous. La fin des études littéraires est l'histoire. Et en cela, elles n'ont pas d'avenir, du moins pas sous ce nom³⁸. » La différence francophone vient après, non pas dans un ordre chronologique, *post-mortem* en quelque sorte, mais après, par rapport à la demande historiciste et culturaliste des études littéraires, c'est-à-dire de ce qui est fait de la « littérature » (à jamais entre guillemets) dans les départements de lettres. Ce que je cherche à décrire c'est bien ce rapport, à travers l'assouvissement de cette double demande historiciste et culturaliste par la recherche en études littéraires et culturelles. Cette observation engage un travail de deuil qui intériorise une division de la littérature afin de garder ce qui à travers

37. Peggy KAMUF, *The Division of Literature, or the University in Deconstruction* (Chicago : Chicago University Press, 1997), p. 8 : « under the name of literature, it is this divisionality, if one may coin such a word, that is put in place, a “place” of division wherein all institutions are founded. [...] it is perhaps just such an impossible institution that has been dreamt from the moment “literature” is installed [in the university], not merely *as* one division among others but as divisionality; from the moment, in other words, that the university includes departments of literature among its divisions, it attempts in effect to comprehend its own *founding* within its borders, that is, its own separation from what it is not ».

38. *Ibid.*, p. 165 : « The history seems to have arrived at its end when “literature” is determined predominantly as an ideological tool that must be contained in the past, as a history that must be left behind. The end of literary study is history. And as such, it has no future, at least not in that name. »

son histoire dans l'université n'en finit pas de finir³⁹. L'analyse de ce qui se produit en termes de recherches, la description de ces formes de performativité donc, passe par l'analyse de ce qu'une recherche « produit » ainsi que par l'analyse des formes de la croyance en cette production.

Alors que se renouvellent et réorganisent les divisions internes et transnationales de l'histoire littéraire et tandis que se multiplient les possibles volumes, chapitres et sous-parties composant le patrimoine historiographique des études francophones, la question que Christopher Miller formulait dans l'introduction de *Theories of Africans* réapparaît comme plus incontournable que jamais : « Telle est la question à laquelle est confronté le lecteur occidental des littératures africaines. Comment pouvons-nous passer de la question rhétorique “Qu'est ce que la différence ?”, à sa version *anthropologique*, “qu'est ce qui est différent⁴⁰ ?” » Comment, en d'autres termes, passer et penser le passage, de la série discrète des divisions de l'histoire littéraire et de la division des études francophones, au plan de leur extension et de leur discontinuité ? Dans cette médiation de la différence, il en va pour Miller du discours de vérité sur le texte comme discours de justice sur la différence d'un corpus de textes : « La *justesse* d'une lecture des littératures africaines exige du lecteur occidental une connaissance de l'anthropologie, voire une dépendance vis-à-vis d'elle⁴¹. » Non seulement le texte doit être rendu à sa vérité (anthropologique en l'occurrence), dans la mesure où l'histoire de l'identité culturelle en Afrique de l'Ouest apparaît comme profondément marquée par le discours des anthropologues de l'époque coloniale et leur rhétorique de l'altérité, mais également parce qu'il est tel – à rendre, à transformer, à lire, à commenter – il *est* en définitive et *en vérité* ce qui permet d'objectiver, localiser et historiciser un savoir sur la différence culturelle. Miller explique que :

Les principales œuvres discutées ici proviennent toutes d'une zone culturellement cohérente de l'Afrique de l'Ouest. Le groupe ethnique sur lequel je me concentre dans ce livre est celui des mandingues, composé des descendants du royaume médiéval du Mali, célèbre pour la tradition orale de ses griots et d'où sont issus certains des meilleurs écrivains de l'Afrique francophone. [...] J'espère que l'accu-

39. Jacques DERRIDA, « FOS : les mots anglés de Nicolas ABRAHAM and Maria TOROK », in *Le Verbier de l'homme aux loups : cryptonymie*, Nicolas and Maria Torok (Paris : Aubier Flammarion, 1976), p. 9-73.

40. Christopher MILLER, *Theories of Africans : Francophone Literature and Anthropology in Africa* (Chicago : Chicago University Press, 1990), p. 8 : « Such is the question confronting the Western reader of African literatures. How can we proceed from a rhetorical “What's the difference?” to an *anthropological* “What is different?” ».

41. *Ibid.*, p. 4 : « a *fair* Western reading of African literatures demands engagement with, and even dependence on, anthropology ». Je souligne.

mulation d'informations sur cette culture se traduira par des lectures lucides des textes en question⁴².

À l'intersection entre rhétorique et anthropologie, une telle objectification a pour conséquence un brouillage entre une interprétation contextuelle une interprétation essentialiste de la différence culturelle. Le plus important pour le fil de mon argument demeure néanmoins l'examen de la logique de cette objectivation culturaliste et historiciste des objets littéraires.

Dans un article récent, Terry Cochran propose la reconstitution généalogique suivante de cette logique :

En dépit de ses attributs exclusivement séculaires, ou presque, le modèle qui prévaut en études littéraires et qui dans la vision occidentale de la littérature jouit d'une influence dépassant l'entendement, s'appuie sur une interprétation bien particulière des textes sacrés de la tradition judéo-chrétienne. Cette idée occidentale suppose que les Écritures ou la littérature sacrée dérivent initialement d'une relation soigneusement équilibrée entre une langue, une identité ethnique, une unité culturelle et la certitude de l'élection d'un groupe ethnique spécifique comme l'interlocuteur privilégié d'un Dieu unique. Dans cette interprétation, la littérature – qui au moment de son émergence est par conséquent sacrée par définition – existe comme le matériau témoignant d'une voix transcendante laissant son résidu dans le texte qui transcrit ses énoncés. [...] Le monothéisme littéraire moderne, séculaire dans sa foi, mais sacré dans son concept, entretient l'idée que la force invisible de l'identité se révèle elle-même à travers le temps dans le médium dominant à travers lequel se diffuse la parole écrite⁴³.

L'inconscient monothéiste de l'histoire littéraire – inconscient dans la mesure où Terry Cochran l'associe à une « force invisible » – commande un ensemble de

42. *Ibid.*, p. 29 : « the principal works discussed here all come from a culturally coherent zone within West Africa. The ethnic group I concentrate on here is the Mande, composed of descendants of the medieval Mali empire, famous for their griot's oral traditions and producers of some [of] the francophone Africa's finest writers. [...] My hope is that the accumulation of information about this one culture will translate into lucid readings of the texts in questions ».

43. Terry COCHRAN, « The Knowing of Literature », *New Literary History* 38 (2007), p. 127-128 : « Despite its overwhelmingly secular trappings, the prevailing model of literary understanding, which in the Western view of literature enjoys a hegemony beyond the reaches of opinion, draws deeply on a very particular interpretation of the Judeo-Christian tradition of sacred texts. This Western idea presumes that scripture or sacred literature derives initially from a carefully balanced relationship among language, ethnic identity, cultural unity, and the certainty of a specific ethnic group's election as the ideal interlocutor of a singular God. In this rendering, literature – which at its emergence is therefore sacred by definition – exists as the material giving testimony to a transcendental voice leaving its residue in the text that recounts its utterances. [...] Modern literary monotheism, secular in faith but sacred in concept, fuels the idea that the invisible force of collective identity reveals itself through time in the dominant medium diffusing the written word. »

pratiques qui s'organisent autour du texte et consistant à produire de la référentialité à travers la mise en évidence d'une relation locale (ou topique) d'appartenance et de production. Dès lors, comme avec l'exemple des mandingues chez Christopher Miller, l'objet littéraire tient lieu de la coïncidence entre une communauté, un territoire, une histoire, un idiome dans certains cas, voire une élection – celle de « l'esprit français » chez Lanson ou des descendants des griots mandingues « producers of some (of) the francophone Africa's finest writers »⁴⁴. Il *est* ce que le discours de l'histoire littéraire révèle à sa vocation de supplément identitaire. De ce point de vue, les modifications structurelles qui seraient à mêmes d'expliquer l'émergence dans les milieux universitaires de nouvelles problématiques de recherches et la redistribution des compétences et des priorités qui caractérisent pour Sandy Petrey le « tournant francophone », coexistent dans l'unité anthropologique d'un même régime de croyance en l'objet littéraire et en la pratique de l'explication de texte qui consacre un mode de participation culturelle organisée autour de l'objet littéraire⁴⁵.

Toujours dans le même article, Terry Cochran oppose cependant deux types de sollicitation de l'objet littéraire, l'une visant la transparence historiciste et identitaire du texte, et l'autre transcendantale qu'il identifie à la dimension sacrée de l'écriture revisitée à travers le concept de *Gedankenexperiment*. Cette opposition peut être à la fois dépassée et contextuellement approfondie si l'articulation entre littérature et culture est traitée comme une « expérience de pensée » à situer dans le discours historiographique et à historiciser comme telle. La question est celle du « quand ? » et de la qualification de cet événement. Cette différenciation fonctionnelle entre un mode de raisonnement historiciste et un raisonnement spéculatif est d'une certaine façon datable. Elle correspond à ce que Michel de Certeau décrit comme la naissance de l'historiographie moderne en Europe. Cependant dans l'esprit de l'expérience de pensée, je substitue à cette réponse attendue et articulée en termes de périodisation, la performance de l'historien qui « entre » dans son texte. Dans l'introduction de *L'Écriture de l'histoire*, Michel de Certeau propose cette autre réponse à la question du statut historiographique de ce qui est dit du texte et de sa littérarité : « Né historien dans l'histoire religieuse, déterminé par le dialecte de cette spécialité-là, je m'interrogeais sur le rôle qu'avaient pu avoir dans l'organisation de la société "scripturaire" moderne les productions et les institutions religieuses dont elle a pris la place en les transformant⁴⁶. » Une lacune

44. Gustave LANSON, *Histoire de la littérature française* (Paris : Hachette, 1894).

45. Richard KLEIN, « The Object of French Studies – *Gebrauchkunst* », *Diacritics*, 28.3 (1998), p. 7-10.

46. Michel DE CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire* (Paris : Gallimard, 1975), p. 22. Abrégé EH. De Certeau reprend ici le texte de *L'Idéologie allemande*.

travaille l'opération historiographique sous la forme de l'énigme du commencement, et de fait, d'une division : « ce refoulé ne cesse de revenir dans [le] travail [de l'historiographie], et on peut l'y reconnaître, entre autres marques, dans ce qu'y inscrivent la référence à une "production" et/ou le questionnement placé sous le signe d'une "archéologie" ». (EH, 20) Le fait de production identifié comme le premier fait historique, et sur le modèle duquel la factualité historique sera identifiée, doit être produit. Il doit être raconté. Ce premier fait qui donne sens au faire, est uniquement envisageable à partir de l'abstraction qui lui donne lieu dans l'imaginaire de la modernité comme figure de pensée et de discours – et par extension comme littérature – cette dimension littéraire de l'écriture relevant toujours déjà de ce point de vue de l'opération historiographique (EH, 21)⁴⁷. La référence au commencement que la question de la production permet d'isoler dans le discours moderne de l'histoire est le lieu d'une différenciation entre *res factae* et *res fictae*, entre un discours de savoir (ethnographique, historique, clinique... etc.) et ce qui est rejeté du côté de la fable, ou en d'autres termes dans le domaine de la fiction. Qu'elle prenne la forme du retour du refoulé et de sa hantise, de la scène primitive, de la fantaisie archéologique, ou de l'ouverture du testament, la référence au commencement permet ainsi de penser la dimension spéculative de l'opération historiographique dans son rapport à l'objet littéraire. C'est également au niveau de l'inscription de cette référence introuvable dans une séquence narrative qui amorce un travail de la division dans l'écriture, que devient possible l'analyse de mobilisations culturalistes et historicistes, ainsi que la mise en évidence d'un objet littéraire auquel ces mobilisations critiques se rapportent.

47. Ce rapport entre littérature et historicité se trouve formulé chez Peggy Kamuf en termes d'« historicité » – terme que Kamuf semble substituer à celui d'historicité pour désigner le caractère historique et construit d'un objet, en particulier d'une institution : « [the fact] that the "literary" remains a stage for the appearance of what does not present itself without difference from itself at any decidably present moment (past or present) : this is the condition of any practice with literary texts, even the most "historicized" ones, but it is a condition that literary study, in the age of its institutionalization, does not easily acknowledge. It does not easily acknowledge, that is, a historicity of "literature", without which there could be no history of literature, but which is not reducible to a set of historical truths, however provisional ». *The Division of Literature*, p. 37 [« Le fait que le "littéraire" demeure une scène pour l'apparition de ce qui ne se présente pas, à aucun moment décidable (passé ou présent) qu'il soit possible de déterminer logiquement, si ce n'est dans la différence à soi-même, est la condition de toute pratique du texte littéraire, même avec les textes plus "historicisés", mais c'est une condition que les études littéraires à l'âge de leur institutionnalisation ne reconnaissent pas facilement. Il n'est pas facile de reconnaître qu'il y a une historicité de la "littérature" sans laquelle il n'y a pas d'histoire de la littérature mais qui n'est pas pour autant réductible à un ensemble de vérités historiques, fussent-elles provisoires. »]

La partie pour le tout : mode d'intervention

Les observations qui précèdent conduisent à faire de la notion de différence francophone, « une tactique d'intervention » dans le champ des études littéraires, qui permet de décrire le positionnement tactique des études littéraires dans l'Université posthistorique en l'absence d'un projet stratégique de culture⁴⁸. La ligne méthodologique à suivre est ténue. Comment, par exemple, passer du cadre disciplinaire aux textes lorsque les termes mêmes de la partie et du tout ne sont pas définis et apparaissent à la limite comme impossibles à arrêter, sinon à travers les figures totalisantes du monde et de la vie⁴⁹ ? Quel sens donner à ce passage où se joue le sens d'un faire (ce que l'historien fait avec des fables dans l'exemple de *L'Écriture de l'histoire*) ? Considérant la diversité, et j'ajouterai, l'incommensurabilité des modèles théoriques en études littéraires et culturelles, Cary Wolfe rappelle à cet effet que : « Il ne s'agit pas de choisir sa marque de fabrique favorite et de la défendre [...] – mais d'aborder la question de la *disciplinarité* dans le champ des études littéraires et culturelles, c'est-à-dire ce qui constitue la spécificité de leurs contributions respectives et qui ne pourrait pas être traité aussi bien (sinon mieux) par d'autres disciplines telles que l'histoire, la sociologie ou la philosophie⁵⁰. » Son approche de la disciplinarité et de ses enjeux dans ce qui continue à être désigné par « humanités » dans les universités anglo-saxonnes, a le mérite d'être intuitive, mais elle permet également de renvoyer la promotion (et les promesses) de l'interdisciplinaire au problème de la productivité du discours des études littéraires et culturelles. Resituée dans son contexte, cette remarque s'applique plus particulièrement à ce qui sur les campus américains est à présent rassemblé dans la catégorie des études sur l'animal et l'animalité (*animal studies*), mais sous l'angle de leur inclusion dans les départements d'études littéraires, dans la perspective du repositionnement des humanités à l'intérieur de l'Université de recherche, et enfin du point de vue de la place et fonction réservées aux universités dans les sociétés

48. Rey CHOW, *Writing Diaspora. Tactics of Intervention in Contemporary Cultural Studies* (Bloomington : Indiana University Press, 1993), p. 15. Rey Chow reprend ici l'opposition entre tactique et stratégie à Michel de Certeau.

49. Sur la figure du monde et de la vie comme tout de la littérature voir par exemple, Justin K. BISANSWA, *Roman africain contemporain : Fictions sur la fiction de la modernité et du réalisme* (Paris : Honoré Champion, 2009), ou encore les trois volumes de Ottmar ETTE, *ÜberLebenswissen* (Berlin : Kadmos, 2004, 2005 2011).

50. Cary WOLFE, « "Animal Studies", Disciplinarity, and the (Post)Humanities », in *What is Posthumanism?* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2009), p. 103 : « it's not about picking your favorite brand name and taking sides [...] – but to engage the question of *disciplinarity* in literary and cultural studies : what they can contribute, specifically, that could not be handled just as well (or better) by other fields such as history or sociology or philosophy. »

post-industrielles. Les « *animal studies* » sont identifiables à travers la création de nouveaux séminaires, d'articles et de conférences, comme une expression d'un certain libéralisme intellectuel favorisé par la compétitivité des écoles doctorales. Elle reflètent un ensemble de problématiques sociétales à l'intersection du végétarisme et du véganisme, du droit des animaux, des études culturelles, et de la théorie critique (*critical theory*). Alors que ces problématiques s'inscrivent dans une série d'oppositions (humain vs. animal, animalité vs. humanité, humanisme vs. post-humanisme) qui renvoie un projet interdisciplinaire à la prodigalité intellectuelle et humaniste d'un sujet de savoir et d'un sujet de droit exerçant son privilège auto-réflexif, Wolfe souligne le fait que le défi des études sur l'animalité se mesure à la possibilité de penser la finitude de ce sujet, non pas en termes dialectiques (qui sont toujours les termes mêmes du sujet de droit et de savoir), mais, à la suite des travaux du sociologue allemand Niklas Luhmann, en termes systémiques. De ce point de vue, ce que les études sur l'animalité *font* – au sens fort du faire, ou opèrent en d'autres termes – et ce mot n'aura de cesse de revenir tout au long du livre, c'est introduire une différence à travers laquelle « un observateur de premier ordre (le "sujet" dans le langage humaniste) est irrémédiablement ouvert, à l'altérité de l'autre, non pas en vertu de son attention ou en raison de sa bienveillance intellectuelle, mais en raison des conditions de possibilité même de son observation, dans lesquelles le point aveugle qui leur est propre comme système génère la *nécessité* de l'autre⁵¹ ». C'est en cela que l'on peut parler d'une division de l'animalité en études littéraires et culturelles, substituant au problème de l'universalisation des catégories, celui de leur spécification⁵².

Je ne développerai pas davantage la référence à Luhmann. C'est l'esprit, plus que la lettre, qui m'intéresse ici. En poursuivant toujours dans cette perspective, les prémisses de mon intervention peuvent être énoncées ainsi : la plus petite unité de valeur en études littéraires et culturelles, tout comme les ensembles qui les englobent ne sont ni disponibles, ni déductibles. Il m'arrive alors de parler d'études francophones sans avoir sous la main des éléments suffisamment stables : une histoire littéraire, un lieu de la différence francophone, un champ d'expertise reconnu comme tel, une liste de lectures adéquates, et surtout représentatives d'un phénomène préalablement identifié. À l'évidence, il est possible d'identifier des marques de reconnaissance. Le point de départ toutefois n'est pas à chercher du côté des identifiants, mais plutôt dans les termes d'une différenciation entre envi-

51. *Ibid.*, p. 122 : « a first-order observer (the "subject" in humanist parlance) is opened, and unavoidably so, to the alterity of the other: not by "taking thought" or by benevolent reflection but by the very conditions that, in their constitutive "blindness", generate the *necessity* of the other. »

52. *Ibid.*, p. 111-115.

ronnement et système. La division des études francophones et les pratiques qui lui donnent lieu dans l'Université de recherche, en particulier à travers l'objectivation culturaliste et historiciste du texte et de sa littérarité, sont ainsi hébergées par les études littéraires non pas en vertu d'une expansion du corpus ou d'une réforme du cursus, mais en vertu du fait que la différence francophone réalise l'histoire littéraire et la recherche en étude littéraire comme discours sur l'identité et la différence culturelle.

Une synergie et une compétitivité inter- ou pluri-disciplinaires posent problème dans la mesure où elles ne peuvent faire l'économie d'une référence à l'idée de totalité que recouvrent historiquement des termes comme « Littérature », « Université », « Culture », « *Bildung* », dont l'emploi est devenu quasiment impraticable en même temps qu'inévitable. Le mouvement par-delà les limitations disciplinaires ne résout pas le problème de la disciplinarité. Bill Readings parle à ce propos de « déréférentialisation » des unités de valeur. Pour lui, la promotion académique de l'interdisciplinarité et de l'internationalité des études culturelles est l'une des marques les plus révélatrices d'une démission du projet nationaliste de l'Université moderne qui conférait à la fois une dimension politique et morale à « l'idée de culture » :

le déclin de l'État-nation en tant qu'instance primaire de l'auto-reproduction capitaliste a en fait privé l'Université moderne de sa mission sociale. Cette mission était de produire des sujets nationaux sous couvert de la recherche sur la « culture » et de son inculcation, une « culture » qui a toujours été pensée, depuis Humboldt, en termes inséparables de ceux de l'identité nationale. L'idée de « culture » au sens fort apparaît avec l'État-nation, et maintenant nous faisons face à sa disparition comme lieu de signification sociale⁵³.

Ces considérations sur le déclin de l'État-Nation sont certes contestables, et dix ans après *Modernity At Large*, Appadurai revient en effet sur ces contestations dans *Fear of Small Numbers*⁵⁴. Elles sont cependant partagées par de nombreux chercheurs dans les années 90. C'est sous ce rapport, que se matérialise la contemporanéité entre les travaux de Bill Readings sur le futur de l'Université et des humanités, ceux d'Arjun Appadurai sur les loyautés transnationales, et le propos de Homi

53. B. READINGS, « *The University in Ruins*, p. 89: "The decline of the nation-state as the primary instance of capitalism's self-reproduction has effectively voided the social mission of the modern University. That mission used to be the production of national subjects under the guise of research into and the inculcation of "culture", a "culture" which has always been thought, since Humboldt, in terms inseparable from national identity. The strong idea of "culture" arises with the nation-state, and we now face its disappearance as the locus of social meaning. »

54. ARJUN APPADURAI, *Fear of Small Numbers : An Essay on the Geography of Anger* (Durham : Duke University Press, 2006).

Bhabha sur les lieux de la culture dans le contexte des études postcoloniales⁵⁵. Aux USA, ces travaux marquent la fin d'une période de relative félicité disciplinaire dans laquelle la distribution et la subvention des études sur les aires culturelles dans le contexte du « *National Defense Education Act de 1958* » (en particulier la section « *Title IV* »), constituait un cadre gouvernemental à l'intérieur duquel développer un enseignement, un travail d'érudition et une expertise. Avec la fin de la Guerre Froide se pose en de nouveaux termes la question de la mobilisation du discours de savoir sur l'identité et la différence culturelle au sein des universités américaines. À la programmation géopolitique de la recherche sur les aires culturelles succède la réflexion de Arjun Appadurai et Rey Chow – pour ne mentionner que ces deux noms qui reviendront au cours des analyses – sur la caractérisation des flux de capitaux, de corps et d'idées qui remettent en question la territorialisation des communautés imaginées, et sur les phénomènes de disjonction qui affectent les processus de production du discours de savoir sur l'identité culturelle⁵⁶. De façon schématique, à la définition et transmission d'un projet culturel national succède ainsi la diffusion de formations critiques qui prennent pour objet des phénomènes dits « culturels. » Au substantif « culture » et au processus de naturalisation des différences qu'il implique, Appadurai préfère par exemple, l'utilisation de l'adjectif « culturel » et l'analyse de ce processus⁵⁷. La notion de culture devient alors un outil heuristique servant à décrire un processus de différenciations situées et la démultiplication de ce que Stuart Hall appelle dans le contexte des études postcoloniales, « nouvelles positionnalités discursives »⁵⁸. Un modèle d'exemplification fait suite à un mode d'intervention organisé par l'essentialisation des aires culturelles ou des périodes historiques.

En l'absence de termes stables et dans sa formulation la plus systématique, le terme de cette étude sur le discours de la différence francophone – et donc sa pertinence dans l'Université de recherche – n'est pas marqué par la définition d'une identité disciplinaire constituée autour d'un objet d'étude (le texte littéraire) ou d'un sujet de savoir (l'historien ou l'historienne de la littérature) armé d'outils méthodologiques à aiguiser toujours davantage, mais par l'analyse d'une

55. Homi K. BHABHA, *The Location of Culture* (London : Routledge, 2004, 2nd ed.)

56. Cf. Benedict ANDERSON, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, rev. ed. (London : Verso, 1991). La revitalisation des études sur les aires culturelles après le 11 septembre 2001 combine la programmation gouvernementale des études sur les aires culturelles et l'anthropologie des formations postnationales. Voir G. SPIVAK, *Death of Discipline*, p. 103-04.

57. A. APPADURAI, *Modernity At Large*, p. 12-16.

58. Stuart HALL, « When was "the post-colonial"? Thinking at the Limit. » *The Post-colonial Question. Common Skies Divided Horizons*, ed. Iain CHAMBERS and Lidia CURTIS (London, New York : Routledge, 1998), p. 242-259 (248).

relation d'exemplarité entre détail et totalité, entre opération et opérativité. Du texte au corpus, en passant par les moyens termes (périodes, courants, générations, nations) un nombre indéfini de séries contingentes se rencontrent. Compte tenu de la masse critique des documents à traiter dans leur singularité comme dans leur généricité, en fonction de catégories qui peuvent elles-mêmes être soumises à l'analyse, compte tenu également des contraintes de temps, l'exemple (ou étude de cas) et son exemplarité serviront de commune mesure.

Pour les études littéraires à l'âge du culturel, le passage du détail à la totalité trouve son corrélat dans la mobilisation culturaliste et historiciste du texte, où ce texte est conçu comme faisant partie d'un tout, comme représentatif d'une période, d'un genre, d'un corpus canonique, dont d'autres discours critiques rendront compte dans une possible réduction à l'infini où la source secondaire devient à son tour source primaire. Cette analyse d'une relation d'exemplarité n'est possible, ainsi que le souligne Wolfe, qu'à l'intérieur d'un champ de recherche déjà constitué, avec ses outils et ses catégories. Elle s'articule sous la forme d'une différenciation du point d'observation (ce que Wolfe appelle une « distributed reflexivity », 116) rendue nécessaire par « le fait que (par définition) *aucun* discours, aucune discipline, ne peut rendre transparentes les conditions de ses propres observations⁵⁹ ». Un exemple de ce type d'analyse nous est fourni par Eric Slauter dans le domaine des études sur le monde atlantique⁶⁰. Slauter propose une observation d'observation, croisant les comptes rendus d'historiens et ceux de spécialistes en études littéraires. L'exercice peut paraître péremptoire en raison de ses présupposés catégoriques et institutionnels. En effet, d'une institution à une autre, les orientations pédagogiques et intellectuelles des départements d'histoire et des départements d'études littéraires sont très variables, et cela est encore plus vrai dans les universités nord-américaines qui jouissent de beaucoup plus d'indépendance dans l'organisation de leurs programmes et dans le recrutement des enseignants et étudiants-chercheurs. Toutefois par sa systématisme et dans sa façon de pointer vers une totalisation non normative d'un domaine d'étude, ce travail conduit ainsi à l'exemplification de relations d'exemplarité à travers une série de critiques adressées par les historiens aux ouvrages littéraires, par exemple : « L'ouvrage définit la littérature comme un indicateur qui pointe vers quelque chose d'autre, mais l'auteur ne sait pas grand-chose sur la réalité de cette autre chose⁶¹. » ou encore « L'auteur

59. Cary WOLFE, *What is Posthumanism?*, p. 116 : « the fact that (by definition) *no* discourse, no discipline, can make transparent the conditions of its own observations. »

60. Eric SLAUTER, « History, Literature, and the Atlantic World », *William and Mary Quarterly*, vol. LV, No 1 (January 2008), p. 137-166.

61. E. SLAUTER, 148 : « The book understands literature as an index of something else, but the author does not know much about the actuality of that something else. »

confond l'analyse d'un texte culturel et l'analyse de la culture elle-même⁶². » Ces remarques provenant du rang des historiens trouvent leur équivalent du côté des recensions produites par les spécialistes en études littéraires rendant compte du travail de leurs collègues dans les départements d'histoire : « Les descriptions d'une division interprétative entre ceux qui pensent que les textes révèlent seulement des informations sur ceux qui les produisent, et ceux qui pensent que les textes peuvent révéler des informations sur les personnes qu'ils décrivent, sont une caricature des positions respectives des spécialistes en études littéraires et des historiens, mais plus particulièrement de celles des spécialistes en études littéraires⁶³. » Il semble que l'enjeu de cet échange entre études littéraires et historiographie ne soit pas d'abord celui d'une normativité fixant la nature des rapports entre particularité et totalité, mais pour ainsi dire, et relativement à l'identité de la partie et du tout, du passage du dire au faire, celui d'un souci d'opérativité – ce que Louis Althusser désigne par le rapport à l'œuvre et à son absence – et la recherche d'une rationalité qui donne sens à une manière de faire et de parler de culture et d'identité :

Dans l'histoire de la culture humaine, notre temps risque d'apparaître un jour comme marqué par l'épreuve la plus dramatique et la plus laborieuse qui soit, la découverte et l'apprentissage du sens des gestes les plus « simples » de l'existence : voire, écouter, parler, lire, ces gestes qui mettent les hommes en rapport avec leurs œuvres et ces œuvres retournées en leur propre gorge que sont leurs « absences d'œuvres »⁶⁴.

L'objet de ce livre – les modes d'intervention critique en études francophones – est donc disciplinaire, mais le propos – le mode d'articulation des unités qui le composent : histoire littéraire, identités culturelles et différence francophone – est résolument post-disciplinaire, au sens où il ne cherche pas à préciser les termes d'une identité ou d'une différence qui serait celle des études francophones. Post-disciplinaire également au sens où l'objectif de mon intervention n'est pas de redéfinir un objet de convergence, ou des unités de valeurs (auteur, période, genre, aire culturelle, thème, influence... etc.), ni de justifier, ou à l'inverse de disqualifier l'investissement imaginaire (émotionnelle et/ou épistémologique) que des objets

62. E. SLAUTER, p. 150 : « The author mistakes an analysis of a cultural text for an analysis of a culture. »

63. *Ibid.* p. 151 : « Descriptions of an interpretive divide between those who thinks that texts only reveal information about their producers and those who think that texts can be mined for clues about the peoples described caricature the positions of literary scholars and historians, but especially literary scholars. »

64. Louis ALTHUSSER, « Du "Capital" à la philosophie de Marx », in Louis ALTHUSSER, Étienne BALIBAR, Roger ESTABLET, Pierre MACHÉREY, Jacques RANCIÈRE, *Lire le Capital*, t. 1, Maspero, 1967), p. 11-89 (14), cité par Jacques Rancière, in *La Chair des mots. Politiques de l'écriture* (Paris : Galilée, 1998), p. 157.

d'études ou des unités de valeur conditionnent⁶⁵. Il s'agit de considérer le processus de convergence en lui-même à travers l'analyse des mobilisations topiques qui à la fois associent des objets, des hypothèses, des pratiques de lectures, mais donnent également sens à ces associations dans la mesure où elles tiennent ces associations et divisions pour émotionnellement et/ou épistémologiquement significatives. De même, plutôt que d'opposer textes et genres, texte et image, histoire et théorie, textes littéraires et documents historiques (ou ethnographiques), science et fiction, authentiques et apocryphes, les objets à l'étude sont regroupés dans la catégorie et sous la forme de ce que Michel de Certeau nomme à la suite de Freud, « fiction théorique ». Dans *L'Interprétation des rêves*, l'expression qualifie une mécanique de rationalisation construite autour d'une différence interne : « Meticuleuse, cette "mécanique" fantasmée explique ce qui de l'éliminé(e) revient sur la "scène du rêve"⁶⁶. » La lecture d'une fiction théorique tient à la fois de la description, de la visualisation, de la manipulation et de la construction. Dans le cadre de ce livre, elle permet de mettre en évidence un processus de différenciation entre détail et totalité, entre fable et discours de savoir, entre singularité textuelle et contexte culturel – l'adjectif « culturel » désignant à la suite de Bill Readings le mouvement de déréférenciation et la démission d'un projet de culture. Ces fictions qui donnent à voir, suivent le tracé d'un rapport à la limite (illisible, invisible, inaudible, imprescriptible) entre une observation (une explication ou une visualisation produisant la raison de quelque chose) et ce qui rend possible cette observation (son pouvoir d'explication et de visualisation par exemple). Les fictions théoriques que j'ai sélectionnées conduisent ainsi à la formulation d'hypothèses philologiques, historiographiques, ethnographiques, et iconologiques, sur une relation d'exemplarité.

Chaque chapitre observe la manière dont un dispositif critique produit une spécification. Leur succession ne suit pas une progression dialectique ou historique au terme de laquelle le discours de la différence francophone se retrouverait enfin située au sein de l'histoire littéraire, ou inversement, qui se conclurait par l'incorporation du discours de l'histoire littéraire dans le champ des études francophones. L'analyse, autrement dit la lecture de la différence francophone, s'organise en une série d'études de cas à situer sur le même plan, celui d'une expérience de pensée (*Gedankenexperiment*) réfléchissant au miroir d'une fiction théorique « ces gestes qui mettent les hommes en rapport avec leurs œuvres et ces œuvres retournées en

65. Cf. Mario BIAGIOLI, « Postdisciplinary Liaisons : Science Studies and the Humanities », *Critical Inquiry*, Vol. 35, No. 4 (Summer 2009) : 816-833 (833).

66. Michel DE CERTEAU, « Sterbekünste : Anti-mystiches Schreiben »/« Arts de mourir : écritures anti-mystiques », in *Juggellenmaschinen/Les machines célibataires* (Venezia : Alfieri, 1975), p. 83-97 (83).

leur propre gorge ». Elle consiste en une observation de la recherche sur les « gestes les plus simples » – parler, écouter, voir, lire, toucher, et transmettre, dans l'ordre de leur apparition à travers les chapitres –, et de la formation d'un sens du faire et du dire dans les ruines de l'Université de culture et de son discours de l'histoire littéraire. Le premier chapitre reconstruit à partir des travaux de Michel de Certeau, Valentin Mudimbe, Gayatri Spivak et Louis Marin sur les sciences de la fable, ce qu'il convient d'appeler une science-fiction historiographique qui donne sens au désir de rendre justice à la parole de « l'absent de l'histoire⁶⁷. » Les deux chapitres suivants proposent une lecture du texte et de l'iconographie de *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578) de Jean de Léry. Le chapitre 2 interroge la réouverture du texte de Léry à partir de l'hypothèse d'une voix en reste dans le document colonial. Le troisième chapitre poursuit ce même mouvement en examinant la mobilisation critique qui cherche à rendre l'image du Sauvage à sa vérité à partir de l'hypothèse de son regard en retour. Le chapitre 4 examine l'artifice d'un désir de fable et d'histoire. Il propose de suivre en parallèle deux fantaisies archéologiques qui s'organisent autour d'un effet de tangibilité : l'empeinte de *Gradiva* dans la nouvelle de Wilhelm Jensen et les fables du mal d'archive de l'auteur martiniquais Patrick Chamoiseau, en particulier *L'esclave vieil homme et le molosse*. La cinquième étude de cas retrace les trajectoires filmiques d'un désir de transmission dans *Allah Tantou* (1991), un documentaire à résonance autobiographique du réalisateur guinéen David Achkar.

67. Michel DE CERTEAU, *L'Absent de l'histoire* (Paris : Mame, 1973).